

Nicole Bousseyrroux

Jouir du savoir *

Il me revient donc de commenter ce passage de la leçon d'*Encore* du 20 mars 1973 où Lacan repose de nouveau cette question : « Qu'est-ce que c'est que le savoir ? »

Bien sûr, il s'agit du savoir inconscient, du savoir qui ne se sait pas et qui, dit Lacan, « ne se supporte que du signifiant comme tel ». Et l'on sait que depuis le séminaire *D'un Autre à l'autre* Lacan a supporté le savoir du signifiant S_2 , dans son rapport au signifiant maître S_1 , c'est-à-dire dans son rapport à la paire ordonnée S_1, S_2 .

Je pars donc du détour que Lacan dit, au début de cette partie 3, nécessaire à poser la question : *qu'est-ce qui sait ?* « Se rend-on compte que c'est l'Autre ? » Est présumé que c'est l'Autre qui sait. Je rappelle de nouveau très brièvement ce qui a déjà été commenté la fois dernière. Lacan nous dit qu'il a fallu l'analyse pour que la question du savoir se renouvelle, avec le déchiffrement des rêves, dont les équivoques sont à prendre au sens le plus anagrammatique. Lacan fait alors allusion au second Saussure, le Saussure délirant des fameuses *Anagrammes*, lorsqu'il cherche dans les vers saturniens des poètes latins une combinatoire littérale où se cacheraient des anagrammes de noms propres, comme celui du poète Virgile ou de l'empereur Auguste.

Que suppose Saussure ? Il suppose un savoir littéral, dont il se demande si c'est un savoir intentionnel du poète ou bien si c'est un savoir insu. Et Lacan de dire : « C'est là où Saussure attend Freud. » Si Saussure avait lu Freud – et il ne l'a pas lu –, ça l'aurait conforté dans son hypothèse du savoir littéral. Cette hypothèse est celle de

* Intervention faite à Paris le 10 janvier 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire du séminaire *Encore*, de « Faut-il tout ce détour » jusqu'à « sinon dans la mesure d'un formé à l'usage », p. 88-89.

l'inconscient qui, chez Freud, ajoute Lacan, est un acte de charité. C'est un acte de charité de supposer que quelque chose qui transcende notre rapport à la parole, c'est-à-dire l'Autre – en tant que lieu où le signifiant se pose –, soit le lieu où le savoir est à prendre.

Car la question qui se pose et que pose Lacan est bien sûr de savoir si l'Autre est quelqu'un, un sujet ou Dieu, ou bien si ce n'est qu'un lieu, le lieu de l'Autre symbolique qu'est le corps en tant que portant la marque du signifiant et où le savoir serait à prendre. Ce qui est à prendre est fait d'apprendre. Et c'est là que Lacan joue de l'équivoque homophonique entre l'appris du savoir appris et l'à *prix* du savoir mis à prix. Car le savoir a un coût, un prix. Le savoir, s'il est à prendre, c'est pas gratis ! Son prix sur le marché est à évaluer. Donc il a une valeur, et cette valeur n'est pas d'échange. Elle est d'usage.

La valeur du savoir

Je cite Lacan : « Le savoir vaut juste autant qu'il coûte, *beau-coût*, de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? – moins de l'acquérir que d'en jouir. » Nous y voilà. Nous voilà au cœur de la question où Lacan veut nous mener : la question du rapport du savoir avec la jouissance. En effet, si le savoir vaut quelque chose, si le savoir a un coût, s'il coûte cher, s'il faut y mettre de sa peau, de sa livre de chair, c'est pour la raison qu'il a partie liée avec la jouissance. L'exercice du savoir ne vaut que pour autant que le pouvoir que le savoir donne est tourné vers sa jouissance.

Lacan avait déjà soulevé cette question quand il avait fait la critique de la réforme de l'Université par Edgar Faure, dans l'après 68. Il parlait des unités de valeur comme ayant réduit le savoir à l'office du marché qui en brade la cote. Lacan avançait déjà à cette époque une thèse tout à fait nouvelle sur le savoir et sa jouissance. On en trouve les premières articulations dans le séminaire *L'Envers de la psychanalyse* avec la construction des quatre discours. Lacan en donne une formulation claire aux pages 54 et 57 du séminaire : le savoir est le moyen de la jouissance, le signifiant est l'appareil de la jouissance et ce que le savoir produit, quand il travaille, c'est une perte, de l'entropie.

Le savoir moyen de la jouissance

Je résume, pour essayer d'en marquer l'écart avec ce qu'avance de nouveau Lacan dans *Encore*. La thèse de 1970 est précisée dans « Radiophonie ¹ ». Je la rappelle : la jouissance se sépare du corps, par négativation de la chair, quand le corps, en tant qu'il est marqué par le signifiant, devient le lieu de l'Autre. Le corps est le lieu de l'Autre et, en tant que lieu de l'Autre, il devient un désert de jouissance. Il y a donc une disjonction radicale, de structure, entre le corps et la jouissance. Cette jouissance, on peut bien sûr tenter de l'y ramener, comme s'y emploie le masochiste. Mais la thèse essentielle de « Radiophonie » est que la jouissance revient dans l'inconscient, où par le refoulement elle passe à la comptabilité. Et c'est par là que le savoir est le moyen de la jouissance. Ce moyen s'exerce dans le discours du maître, qui est aussi le discours de l'inconscient, ce travailleur idéal qui n'a besoin de « ni Dieu ni maître » pour travailler pour la jouissance, précisément pour son chiffrage.

Donc, le savoir est le moyen de la jouissance en tant qu'il travaille à son chiffrage. Il chiffre les Uns de la jouissance. Notons que quand Lacan dit que le signifiant travaille pour la jouissance, on n'est pas loin de la proposition d'*Encore* : le signifiant est cause de la jouissance. Mais si l'inconscient, comme savoir, travaille pour la jouissance, que produit-il ? Il produit de l'entropie, du jouir qui se perd. Lacan y insiste.

Entropie et information

Qu'est-ce que l'entropie ? C'est une grandeur physique. Elle permet de *mesurer le désordre*. Cette notion vient de la thermodynamique, de son second principe, qui postule une perte irréversible, appelée entropie, qui ne peut qu'augmenter avec le temps. L'univers évolue inéluctablement vers toujours plus d'entropie, c'est-à-dire vers un état final de désordre absolu. L'entropie, c'est donc la réduction de l'univers au pur réel, comme tel incohérent.

Cette notion a été astucieusement transposée par Léon Brillouin dans la théorie de l'information, où elle mesure l'incertitude qui est liée à une source d'information et que son traitement tend à réduire. Lacan en parle dans *L'Envers de la psychanalyse* quand il introduit le

1. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 403.

champ lacanien, disant : « Il n'y a pas que la dimension de l'entropie dans ce qui se passe du côté du *plus-de-jouir*. Il y a quelque chose d'autre, dont quelqu'un s'est aperçu, c'est que le savoir, ça implique l'équivalence entre cette entropie et une information. Bien sûr, ce n'est pas pareil, ce n'est pas aussi simple que M. Brillouin le dit ². »

Lacan parle dans *Encore* des ordinateurs, pour dire en quoi le savoir, ce n'est pas pareil. Je le cite : « Qu'un ordinateur pense, moi je le veux bien. Mais qu'il sache, qui est-ce qui va le dire ? » Autrement dit, pour Lacan, ce qui s'appelle savoir est autre chose que ce qui s'appelle penser. Et en ce qui concerne le savoir, les savoirs acquis des expériences, je cite Lacan un peu plus loin, « il n'y a pas d'information qui tienne, sinon de la mesure d'un formé à l'usage ».

Qu'est-ce que le savoir a de commun avec l'information ? Ils n'ont en commun que d'exclure, l'un comme l'autre, le sens, et la signification. Mais le savoir de l'inconscient, en tant que chiffage, n'a rien d'un codage binaire informatique. Le savoir inconscient n'est pas une information transmissible et communicable, comme celle d'un ordinateur. Lacan le dit comme cela : « Il ne s'importe ni ne s'exporte. » Le savoir est, en quelque sorte, l'envers de l'information. Le savoir n'a pas la valeur de l'information. Pas d'information qui tienne pour le savoir inconscient, sinon « un formé à l'usage ».

Valeur d'usage du savoir

Comment pourrait-on entendre ce « formé à l'usage » ? Cela est à situer, je crois, par rapport à ce que dit Lacan de l'information qui, elle, a une valeur d'échange. Le savoir, en revanche, n'est pas formé à l'échange, mais il est formé à l'usage que chacun a de *lalangue*. Quelle peut bien en être la valeur d'usage ? La valeur d'usage d'une pomme, c'est simple : on peut s'en nourrir. Celle d'un stylo aussi : on peut écrire avec. *Mais celle du savoir, c'est quoi ? C'est qu'on en jouit.* Notez bien que cela implique qu'il n'y a pas incompatibilité entre la jouissance et la valeur, contrairement à ce que soutenait Lacan, dans *L'Envers de la psychanalyse* ³, lorsqu'il critiquait Marx s'acharnant à les rendre compatibles en comptabilisant la plus-value comme un plus-de-travail. Lacan d'ailleurs, dans cette page 89 d'*Encore*, se moque un

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 94.

3. *Ibid.*, p. 19.

peu de Marx, pour qui la valeur d'usage « n'est là que pour faire point idéal par rapport à la valeur d'échange où tout se résume ». Jouant de l'équivoque, il ironise sur le savoir de Marx dans la politique, dont on ne fait pas plus *commarxe* qu'on ne peut, du savoir de Freud, dans la psychanalyse faire *fraude* !

Ce n'est donc pas par la valeur-travail chère à Marx que s'explique la valeur du savoir. C'est par la valeur jouissance. Il y a dans le savoir du joui qui vient de notre usage de *lalangue*. Rappelons-nous qu'au tout début d'*Encore* la jouissance est définie comme ce qui ne sert à rien. La jouissance est renonciation à l'usage, comme le montre le discours du maître. Pas de jouissance du maître sans qu'il ait renoncé à la jouissance, sans qu'il en ait perdu l'usage. Mais, avec ce que dit Lacan page 89, il n'en va plus ainsi. Car là, ce n'est plus de l'inconscient comme discours qu'il s'agit, mais de l'inconscient *lalangue*. Avec *lalangue*, pourrait-on dire, pas de renonciation à l'usage. Dans *lalangue*, les signifiants, les phonèmes se forment à l'usage de la jouissance du babil. Nous pourrions donc rectifier la formule première de Lacan : la jouissance, c'est ce qui ne sert à rien... *d'autre qu'à ce que lalangue, comme savoir, se jouisse*. La jouissance, ça sert au savoir inconscient en tant que c'est un savoir qui se jouit dans *lalangue*.

Jouissance sans perte

Je reviens à la nouvelle définition que donne Lacan du savoir et de ce qui le fonde : « La fondation d'un savoir est que la jouissance de son exercice est la même que celle de son acquisition. » Colette Soler lui a donné toute sa portée subversive dans son livre *Les Affects lacaniens*⁴.

Cette formulation, dit-elle, implique certes que le savoir ne s'acquiert pas sans jouissance et qu'il ne s'exerce pas non plus sans jouissance, et donc que la jouissance de son acquisition et celle de son exercice, c'est la même chose. Il y a donc équivalence entre le savoir acquis à partir de *lalangue*, en tant qu'il se jouit, et le savoir qui s'exerce dans le symptôme, en tant qu'il est la façon de se bécoter avec son inconscient.

Mais il faut ici tirer une autre conséquence de cette équivalence, car elle a une implication logique stricte, que Colette Soler a

4. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, Puf, 2011, p. 110-111.

bien su déceler : c'est qu'entre l'acquis et l'exercé rien ne se perd. Cela veut dire que cette jouissance du savoir inconscient est une jouissance sans perte, sans déperdition, sans entropie. Et comme c'est parce qu'il y a l'entropie qu'il y a un *plus-de-jouir* à récupérer, cela signifie qu'avec le savoir réel de *lalangue* il n'y a pas de *plus-de-jouir* à récupérer. Autrement dit, le savoir joui dont parle Lacan dans cette page d'*Encore* n'est pas le savoir dont il parle dans *L'Envers de la psychanalyse*, et qui est le savoir qui, quand il travaille, produit de l'entropie. Les signifiants jouis de *lalangue* sont des Uns qui se jouissent sans perte, sans cette perte qu'institue la marque de la répétition.

Telle est la grande nouveauté de ce qu'avance Lacan sur le savoir de l'inconscient *lalangue*. C'est un savoir qui ne connaît pas de déperdition de jouissance, à la différence de l'inconscient conçu en tant que discours du maître. Et comme c'est cette perte qui différencie le savoir, comme moyen de la jouissance, et la jouissance, comme ce que le savoir produit, le savoir et la jouissance se trouvent dès lors homogénéisés, confondus. Plus de différence entre savoir et jouissance dans *lalangue* de l'inconscient-réel.

Voilà où Lacan nous amène, à l'énigme du savoir en tant qu'il se jouit sans que le sujet en sache quoi que ce soit. D'où la question qui surgit : ce savoir joui sans le sujet, qu'est-ce que le sujet, grâce à l'analyse, peut bien en savoir, en énoncer ? Je laisse à Marc Strauss le soin d'y répondre.